Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

20-1 | 2016

Le kantisme hors des écoles kantiennes

Peirce lecteur de Kant

Peirce Reading Kant

Jean-Marie Chevalier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1160>

DOI : 10.4000/philosophiascientiae.1160

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 25 février 2016

Pagination : 143-163

ISBN : 978-2-84174-750-4

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Jean-Marie Chevalier, « Peirce lecteur de Kant », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 20-1 | 2016, mis en ligne le 25 février 2019, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1160> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1160>

Tous droits réservés

Peirce lecteur de Kant

Jean-Marie Chevalier

Université d'Helsinki (Finlande)

Résumé : Cet article présente le rôle fondamental que l'œuvre de Kant a joué dans l'élaboration de la pensée du philosophe américain Charles S. Peirce. Idéalement, il se fixerait un triple objectif : résumer les éléments de dialogue de Peirce avec Kant, évaluer l'interprétation très particulière que Peirce propose du kantisme (en particulier du transcendantal et du criticisme), et montrer qu'apprécier l'importance de l'influence kantienne sur Peirce suppose des partis pris commentaristes, de sorte que les deux premiers objectifs appellent un tour d'horizon de l'état de l'art sur la question. Plus modestement, l'article met en lumière l'usage de Kant aux deux extrêmes chronologiques de l'œuvre de Peirce. Une fois rappelé le poids incontestable de Kant dans la formation de Peirce, sont donc étudiées les « transformations sémiotiques » (K.-O. Apel) subies par le criticisme dans les *juvenilia*, puis la constitution du pragmatisme comme sens commun critique au tournant du vingtième siècle. On conclut à une grande continuité de l'inspiration kantienne chez Peirce, même si la preuve en supposerait l'examen des années 1870-1900.

Abstract: This paper presents the fundamental role that Kant's work played in shaping the thinking of the American philosopher Charles S. Peirce. The paper has three main objectives. These are to summarize the elements of dialogue between Peirce and Kant, to assess Peirce's very particular interpretation of Kantianism (especially regarding transcendentalism and criticism) and finally to show that in order to study the importance of Kant's influence on Peirce one has to adopt a scholarly position. Thus the first two objectives require an overview of the state of the art. More modestly, though, the paper highlights the use of Kant at both the beginning and the end of Peirce's lifetime's work. Once Kant's undeniable influence on the formation of Peirce's thinking has been recalled, the paper moves on to study the "semiotic transformations" (K.-O. Apel) undergone by criticism in the "juvenilia" and then the constitution of pragmatism as critical common sense at the turn of the twentieth century. The paper concludes that Kant was a continuous source of inspiration for Peirce although proving this would require a review of the period between 1870 and 1900.

Comment Peirce a-t-il interprété la philosophie de Kant ? La question est double : *premièrement*, Peirce était-il kantien, et si oui dans quelle mesure ? Et *deuxièmement*, Peirce fut-il un bon kantien ? Autrement dit, l'a-t-il bien compris ? Lui a-t-il été fidèle ? L'a-t-il corrigé ? Cela invite à, *premièrement*, exposer et reconstituer l'interprétation peircienne de Kant ; *deuxièmement*, évaluer cette interprétation ; et *enfin*, interpréter et évaluer les tentatives d'interprétation qui en ont été faites par la littérature critique. Autrement dit, pour clarifier le kantisme de Peirce, il sera sage de prendre en compte non seulement le texte peircien mais aussi les analyses de ses commentateurs. S'il est vrai, comme l'a écrit un philosophe, que l'histoire de la réception de la *Critique de la raison pure* est celle de ses contresens, l'enjeu sera de déterminer jusqu'à quel point l'interprétation de Peirce est acceptable ou doit être dite erronée.

Il ne fait en réalité pas de doute que Peirce était kantien à ses débuts, au sens où il a profondément étudié Kant, a accepté son point de départ et sa méthode, et l'a suivi dans ses conclusions les plus importantes. Qu'est-il arrivé par la suite ? En développant ses propres thèses, Peirce a-t-il déformé, transformé, réformé Kant ? Ayant atteint la soixantaine, il renoue un rapport à l'œuvre kantien de manière plus manifeste, mais peut-être plus critique aussi. Dans l'intervalle, le développement des idées peirciennes a-t-il pris la forme d'un interlude réaliste au sein d'une philosophie essentiellement idéaliste et kantiennne ? Kant a-t-il été ultimement réapproprié, ou bien rejeté ?

L'enquête diachronique qui permettrait d'éclairer cette question devrait prendre en compte tout le développement de la pensée de Peirce. Cependant, pour accentuer le contraste, le présent article se focalisera sur deux périodes seulement, correspondant au Peirce dans sa vingtaine et au Peirce âgé, soit *grosso modo* les périodes extrêmes allant de 1860 à 1870 puis de 1900 à sa mort¹. Le parallélisme de ces décennies est frappant, Peirce reprenant dans sa dernière phase des thèmes très similaires à ceux de sa jeunesse, et allant jusqu'à réécrire certains textes de ses premières années, en les infléchissant d'une manière dont il convient de déterminer si elle est pro-, anti-, post- ou néo-kantiennne.

En laissant de côté les importants articles sur la fixation de la croyance des années 1870, les travaux logiques des années 1880 et ce qu'il est convenu d'appeler la « phase cosmologique » (de 1883 à 1902 à peu près), l'article se propose donc de balayer l'ensemble de la pensée de Peirce en adoptant le point de vue de son kantisme supposé, tout en proposant une présentation synthétique de l'état de l'art sur les rapports de Peirce et Kant.

1. Ce parti pris de méthode ne correspond en aucun cas à une quelconque dévalorisation de la philosophie du Peirce mûr, des années 1870 à 1900, au cours desquelles les réflexions « kantiennes » de Peirce ont en particulier touché le synthétique *a priori* et le synthétique tout court, cf. [Chevalier 2016].

1 Des débuts kantiens

Ce n'est pas un hasard si l'une des toutes premières études entièrement consacrée à l'œuvre de Peirce portait sur son « usage de Kant » [Feibleman 1945]. Il est à peu près indéniable que Peirce a fait ses premiers pas de philosophe comme un kantien convaincu². Tout jeune, Peirce confesse : « J'ai un enthousiasme personnel pour Kant » [W1.160]. Il a étudié Kant « dès son adolescence », en a traduit des extraits avec sa tante, et racontera plus tard avoir lu la première *Critique* plusieurs heures par jour quotidiennement avant d'avoir osé la commenter, au point de la connaître « presque par cœur » [1.560, 1907]. Il l'a ensuite abondamment discutée dans un échange de lettres avec son ami Francis Ellington Abbot dans les années 1860. Les réponses de Peirce aux objections sur les formes kantienne de l'intuition formulées par Abbot ont été décrites par un commentateur comme « une défense doctrinaire dont Kant eût été fier » [Decker 2001, 179].

Kant est alors la principale influence intellectuelle de Peirce – comme peut-être du pragmatisme de Cambridge en général [Murphey 1968, 9]. Peirce se le remémorera bien plus tard : « lorsque j'étais un bébé en philosophie, mon biberon était rempli de lait kantien » [2.113, 1902].

Au début des années 1860 j'étais un fervent partisan de Kant, au moins pour ce qui concerne l'Analytique Transcendantale de la *Critique de la raison pure*. Je croyais plus implicitement dans les deux tables des fonctions du jugement et des catégories que si elles avaient été descendues du Sinaï. [4.2, 1898]

À vingt-six ans, Peirce consacre une de ses conférences de Harvard à Kant, « le roi de la pensée moderne » [1.369, 1885]. Cela doit corriger l'image erronée que l'on pourrait avoir d'un jeune Peirce s'inscrivant dans la tradition de l'empirisme anglo-saxon : il se rapproche probablement bien plus d'un « idéaliste romantique d'une sorte très extrême » [Murphey 1968, 9].

Peirce était-il pour autant authentiquement kantien ? Il peut sembler que la réponse dépende en large part de l'importance accordée au transcendantal. Le degré auquel Peirce faisait sienne la philosophie transcendantale est une des questions les plus discutées et les moins tranchées par les commentateurs. Les premiers lecteurs de Peirce ont d'emblée remarqué qu'il existe au moins une tension entre un aspect « naturaliste » et un aspect « transcendantal » de son œuvre [Goudge 1950]. D'autres commentateurs ont bâti leur lecture sur l'adoption d'une ligne d'interprétation, ainsi de Karl-Otto Apel trouvant chez

2. L'hypothèse du biographe principal de Peirce selon laquelle il serait venu à l'étude de Kant par l'intermédiaire de Reid est peu vraisemblable à nos yeux [Brent 1993, 52].

Peirce la nouvelle voie du transcendantal³. En posant la question de ce choix, Christiane Chauviré laisse bien apparaître certains de ses enjeux :

Peirce a-t-il l'ambition de rénover le transcendantalisme kantien au moyen d'une entreprise radicalement neuve, baptisée sémiotique, qui serait une nouvelle philosophie des conditions *a priori* de toute représentativité ? La sémiotique est-elle, comme l'a avancé un des meilleurs interprètes de Peirce, K.-O. Apel, une « transformation » du kantisme ? Peirce annonce-t-il la version linguistique, non subjectiviste, du transcendantalisme kantien qu'illustre Wittgenstein dans le *Tractatus* ? [Chauviré 1995, 36]

De la conception exacte du transcendantal qu'on se fait dépend bien sûr la réponse. Pour Peirce, le problème du transcendantal est constitué en grande partie par la question « de savoir pourquoi nos représentations subjectives sont nécessairement vraies du monde extérieur » [W1.79]. La section suivante tente de préciser ce que l'on peut entendre par transcendantal chez Peirce, et plus généralement par la « transformation » peircienne du kantisme.

2 Les « transformations sémiotiques » de Kant par Peirce (1859-1867)

Force est de reconnaître que le jeune Peirce « croit dans la théorie architectonique » [Murphey 1961, 2], c'est-à-dire dans la construction systématique kantienne (contre le « pas à pas » britannique), qu'il entend fonder dans la logique formelle. Cela signifie que, *premièrement*, son but en philosophie est bien d'effectuer la révolution copernicienne, entendue comme la théorie selon laquelle l'objet s'accorde à la connaissance parce qu'il n'est pas autre chose qu'un objet-pensé⁴ ; et que, *deuxièmement*, les moyens pour y parvenir sont logiques, comme Kant l'a montré en partant de l'analyse des formes de jugement. Ainsi :

Il est nécessaire de réduire toutes nos actions à des procédures logiques de sorte que faire quelque chose ne soit rien d'autre

3. Avec K.-O. Apel, C.B. Christensen et Sami Pihlström sont de ceux qui défendent une lecture de Peirce centrée sur la recherche des conditions de possibilité. Tandis qu'Apel considère la contribution de Peirce authentiquement kantienne, Habermas enjoint au contraire de la corriger par un tournant transcendantal : Peirce aurait tacitement abandonné le transcendantal pour rétablir l'ontologie [Habermas 1968]. Dans le « camp » de ceux qui dénie à Peirce un virage transcendantal figurent Vincent Colapietro, Kevin Decker, Cheryl Misak, Klaus Oehler ou encore Claudine Tiercelin.

4. Cela renvoie à la distinction fondamentale pour les *juvenilia* entre le *thought* et le *thought-of*, c'est-à-dire entre le pensé et ce qui est pensé, dichotomie qui épuise exhaustivement le réel et le pensable.

qu'effectuer une étape supplémentaire dans la chaîne de l'inférence. C'est seulement ainsi que nous pouvons réaliser la complète réciprocité entre la Pensée et son Objet, que le pas copernicien de Kant devait annoncer. [W1.339]

Néanmoins, Peirce est en désaccord avec Kant sur un certain nombre de points. Il explique que c'est son père qui, en présentant des objections et en forçant Charles adolescent à argumenter, lui a ouvert les yeux sur certaines « lacunes dans le raisonnement de Kant » [1.560, c. 1907]. On peut identifier trois grandes divergences, portant sur le « psychologisme » de Kant (ou son « transcendantalisme psychologique »), le noumène, et la méthode de déduction des catégories (ainsi que, corrélativement, le résultat de cette recherche des catégories, leur table chez Kant ou liste chez Peirce). Il faut y ajouter la question du synthétique *a priori*, qui relève à la fois du psychologisme et de la critique de la chose-en-soi (*via* la critique de l'intuition). Ces contestations constituent ce qu'Apel a appelé la « transformation sémiotique » de Kant, menant à un « réalisme critique de la signification » [*meaning-critical realism*] [Apel 1981].

2.1 Dépsychologiser Kant

Peirce se dit hostile non pas à la psychologie (qui l'a au contraire mené à la philosophie [4.2, 1898]), mais à la confusion entre psychologie et logique. Il est partisan d'une « approche non psychologique de la logique ». Or Kant a lui-même, selon Peirce, confondu logique et psychologie, de sorte que sa méthode transcendante se réduit finalement à une analyse des produits mentaux.

Cela a des implications sur la nature exacte de la logique. Kant a défini la logique comme la « science des lois nécessaires de l'entendement et de la raison en général ou, ce qui est la même chose, de la simple forme de la pensée en général » [Kant 1800, 11]. Peirce discute cette définition dans la première conférence de Harvard en 1864. On a remarqué qu'il n'est pas sûr que les deux versants de la définition soient « la même chose », car le premier fait encore référence à une régularité mentale [Michael 1978]⁵. Toutefois, eu égard à la pure forme de la pensée en général, « [c]'est certainement la meilleure définition donnée jusqu'à présent » [W1.164]. Non sans ambiguïté, Kant a avancé une conception formelle de la logique s'opposant à une conception anthropologique. Mais contrairement à Kant, Peirce l'applique aux symboles. En cela, il s'agit bien d'un tournant sémiotique : les lois formelles ne sont pas celles de notre pensée mais de *la* pensée, et plus encore, des signes, qui en sont moins les véhicules externes que la chair.

En deuxième lieu, la confusion kantienne entre psychologie et logique a des implications sur le statut de la méthode critique. La *Critique de la raison*

5. Jean Cavaillès a lui aussi relevé cette incongruité : chez Kant, le « formel coïncide avec l'acte de penser en général », alors que les règles sont nécessaires indépendamment de n'importe quel acte de penser [Cavaillès 1947, 5].

pure développe un « transcendantalisme psychologique » [W1.72], au sens où, sous couvert d'appliquer une méthode transcendantale portant sur les conditions de possibilité de la connaissance, elle ne fait que critiquer nos conceptions psychologiques. La méthode critique devrait nous engager dans une réflexion transcendantale ; mais au lieu de cela, elle mène une enquête sur nos opinions quotidiennes.

D'un point de vue en effet, le raisonnement purement *a priori* est mal nommé ; cela revient à parler d'une analyse sans rien à analyser. Une analyse de quoi ? Je vous le demande. Des idées dont aucun homme n'est dépourvu. Du sens commun. [W1.111]

Ce lien insoupçonné entre philosophie critique et sens commun (philosophique) est à la défaveur de Kant. On verra comment il sera réutilisé un demi-siècle plus tard pour définir précisément la position de Peirce.

S'opposant à Jürgen von Kempksi [von Kempksi 1952], Apel interprète cette nécessité d'une « dépsychologisation » par le fait que Kant situe encore son épistémologie sur fond de psychologie des facultés, et ne fait que remplacer les lois d'association de Hume par des règles (le synthétique *a priori*). Peirce corrigerait ainsi Kant en se concentrant sur le langage formel des sciences. Toujours selon Apel, cette étape suppose trois phases : *premièrement*, le passage de l'unité de l'aperception à l'unité de l'interprétant, unité sémiotique de l'usage cohérent du signe ; *deuxièmement*, la transformation de la compréhension des jugements synthétiques grâce à la déduction, l'induction et l'abduction : une fois les jugements synthétiques de Kant identifiés à des hypothèses, on conclut que la connaissance ne peut être étendue que par abduction⁶, ce qui permettra de déduire les catégories de manière non transcendantale ; *troisièmement*, la liaison des deux, l'extension de la connaissance portant sur des signes étant garantie par la convergence de la vérité à long terme, la communauté indéfinie de l'expérimentation et de l'interprétation devenant un sujet quasi transcendantal.

La critique du synthétique *a priori*, cœur de la doctrine de la première *Critique*, appartient encore à la dépsychologisation, tout en relevant aussi de celle de l'intuition. Les formes *a priori* de l'intuition ne sont pour Peirce que des représentations spontanément formées par notre esprit, qui ne devraient jouir d'aucun privilège épistémologique particulier. Peirce s'appuie à de nombreuses reprises sur l'argument des géométries non-euclidiennes [Mitchell 1993], alors bien étudiées : l'espace de Kant « n'est que notre représentation spontanée de l'espace, qui n'a aucune primauté réelle sur les espaces non-euclidiens » [W1.111]. La logique des géométries devrait permettre de construire une axiomatisation de l'espace non fondée sur un système cognitif privilégié. Certes, nous ne pouvons faire autrement que partir de ces représentations

6. Apel est conduit à tirer cette conclusion contre le texte peircien : dès la déduction on peut découvrir de nouvelles connaissances, en tirant des conclusions théorématiques de l'observation et de la transformation de diagrammes.

spontanées, mais ce ne sont que des connaissances synthétiques *a posteriori* (thèse que Whewell, J. S. Mill et jusqu'à Hempel partagent avec Peirce). Il faut les critiquer, ce que ne fait pas Kant : « Il prend pour acquis ce qu'il fait semblant de critiquer » [W1.111]. Certes, d'un point de vue psychologique l'espace et le temps peuvent sembler inanalysables, mais il peut malgré tout s'agir d'hypothèses intellectuelles.

Pour le dire autrement, notre représentation de l'espace est *a priori* au sens où elle constitue la forme de nos intuitions, mais pas au sens où elle dicterait ses lois au monde « extérieur ».

Que la géométrie contienne des propositions que l'on peut comprendre comme étant des jugements synthétiques *a priori*, je ne le conteste pas. [...] Mais la difficulté est que, considérées comme applicables au monde réel, elles sont *fausses*. [NEM 4, 82]

Il n'est pas impossible de considérer les axiomes de la géométrie (plane) comme synthétiques *a priori*, mais de l'espace géométrique à l'espace physique réel la conséquence n'est pas bonne. L'espace réel doit être appréhendé par une véritable enquête métaphysique, non pas tant du reste totalement coupée de la géométrie qu'ouverte à toutes les géométries, même les moins intuitives :

La métaphysique est une imitation de la géométrie ; et les mathématiques s'étant prononcées contre les axiomes, les axiomes métaphysiques sont destinés à tomber eux aussi. [W6.167]

En conséquence, il est imprudent de s'en tenir au sens commun en métaphysique ; il faut passer par « toutes les phases de pensée de ce sens non-commun qui résulte des sciences physiques afin d'embrasser parfaitement les conceptions de l'esprit » [W1.112].

2.2 Exit noumènon

La critique du noumène n'est pas absolument originale chez Peirce⁷, même si elle est défendue par lui avec constance, conviction et une grande force d'argumentation. La chose-en-soi (ou le noumène, Peirce ne prenant pas le soin de les distinguer clairement) est une contradiction dans les termes : soit elle est absolument inconnaissable comme le dit Kant, et alors nous n'en savons rien, pas même qu'elle existe, soit nous pouvons la penser, et alors elle n'est pas complètement coupée de notre pouvoir de connaissance. Peirce refuse ainsi la distinction kantienne entre penser (par un jugement réfléchissant) et connaître

7. Le noumène est devenu *persona non grata* chez de nombreux penseurs après Kant, au nom même de l'attitude critique de l'épistémologie kantienne. L'ami de Peirce et éditeur Paul Carus exprime une attitude assez générale lorsqu'il déclare : « Par respect pour l'esprit de la philosophie kantienne j'ai moi-même été contraint d'abandonner l'idée de la chose-en-soi comme quelque chose d'inconnaissable » [Carus 1891, 88n].

(par un jugement déterminant). Car si une existence est entièrement coupée de toute chose ou qualité connaissable, si je n'en connais absolument rien, alors je ne peux pas savoir que je n'en connais rien [W2.5]. Si en revanche cette existence se manifeste d'une certaine façon ou affecte quelque chose de connaissable, alors c'est une raison, même infime, d'en inférer l'être [W2.127].

En d'autres termes, ou bien la chose est connue au moins partiellement, ou bien elle n'est pas une chose. Ce qu'aucune occasion ne rappelle n'est pas connu ni conçu. L'inconcevable ne produit pas de conception correspondante, et ne veut donc strictement rien dire [W2.5-6]. Ainsi, « non connaissable [*cognizable*], si c'est un concept, est un concept de la forme “A, non-A”, et est, au moins, auto-contradictoire » [W2.208]. Le signe d'une existence nous apprend quelque chose sur celle-ci, et l'absence de signe interdit de concevoir quoi que ce soit. En conséquence, si « chose-en-soi » veut dire quelque chose, c'est que la chose est connaissable [W2.191]. Ce rejet de l'inconnaissable est nettement idéaliste [W2.238] : être et pensée sont synonymes [W2.174], « et pas seulement métaphysiquement le même comme les idéalistes allemands le supposent » [W2.175].

La chose-en-soi devient chez Peirce la limite de l'objectivité, l'objet tel qu'il serait connu ultimement s'il était entièrement déterminé, c'est-à-dire ce que Peirce appellera plus tard l'objet dynamique, défini comme « la réalité qui par certains moyens parvient à déterminer le signe à la représenter » [4.536, 1906]. Finalement, il ne saurait être le point de départ de l'inférence cognitive, la « première cognition » ou intuition. Car, démontre Peirce, il n'existe rien comme un premier moment de l'inférence, mais seulement une chaîne continue de renvois sémiotiques, sans terme ultime. Il apparaît ainsi que la fameuse critique de l'intuition cartésienne est également, et peut-être tout autant, dirigée contre Kant. Dans l'interprétation de Murphey, cela revient à remplacer la recherche kantienne des fondements par un critère destinal : le réel n'est pas à la base de l'enquête mais à son terme, dans la communauté ultime des interprétants. De même que l'apperception subjective transcendantale nous donne la réalité objective de l'expérience, de même l'accord sur l'opinion finale met en forme le réel pour Peirce. En conséquence, selon Apel, Peirce a remplacé les principes constitutifs des expériences par les principes régulateurs de l'expérience, au prétexte que les principes régulateurs deviennent constitutifs à long terme [Apel 1998, 36].

Mais Kant avait en définitive lui-même bien vu que la perception de l'espace n'est pas « une intuition immédiate », car, s'il fait bien de l'espace (et du temps) des intuitions, ou plutôt des formes de l'intuition, il reconnaît aussi que « l'appréhension de l'espace et du temps est le produit d'un processus mental » [W2.99]. La critique fonctionne donc aussi (paradoxalement) comme une sorte de réponse kantienne à l'empirisme, qui voudrait que nous ayons des impressions premières renvoyant directement au réel. Nos impressions sont toujours le produit d'inférences inconscientes : les supposées premières impressions censées fonder la connaissance sont, en tant que présentes dans la cognition, déjà de la nature du concept. Cette critique de l'intuition première

est révélatrice de la stratégie de Peirce, ni proprement kantienne ni franchement anti-kantienne⁸, qui correspond à un certain usage de Kant, à un infléchissement ou à une réforme qui n'est en tout cas d'aucune façon un abandon de la philosophie critique.

On pourra s'inquiéter : peut-on être kantien et abandonner la chose-en-soi ? Qu'est-ce que le transcendantal sans l'objet transcendantal ? Claudine Tiercelin exprime ses réserves de la façon suivante :

Pour ma part, bien que je connaisse l'importance de Kant pour Peirce, je n'ai jamais été capable de comprendre comment son idéalisme objectif pouvait prendre modèle sur l'idéalisme transcendantal de Kant, puisque Peirce n'a jamais admis la distinction, cruciale pour l'idéalisme transcendantal, entre la *Ding an sich* et le phénomène, entre penser et connaître. [Tiercelin 1997, 36]

Que reste-t-il du transcendantal ?

3 La recherche des catégories et la question du transcendantal

C. B. Christensen a lancé le défi suivant :

Si l'on veut alimenter la thèse que le pragmatisme de Peirce et sa logique de l'enquête sont une révision critique de la philosophie transcendantale de Kant, il faut identifier dans les œuvres de Peirce quelque chose d'au moins analogue à la déduction transcendantale kantienne de la validité objective des catégories. [Christensen 1994, 95]

Peirce procède-t-il à quelque chose comme une déduction transcendantale des catégories ? Dans l'« Analytique des concepts » [Kant 1781-1787], la table des catégories, qui correspond aux fonctions logiques élémentaires, est déduite de la table des formes du jugement, les fonctions des jugements étant à leur tour inférées des types de propositions. Les lois des concepts dérivent donc des formes logiques. L'analyse logique est au fondement de l'ensemble du projet de reconstruction radicale de la connaissance élaboré par Kant. Peirce suivra la même voie, confessant : « après avoir essayé de résoudre le problème d'une manière directement spéculative, physique, historique, et psychologique, j'ai finalement conclu que le seul moyen était de l'attaquer comme Kant l'avait fait du côté de la logique formelle » [1.563, c. 1898]. Kant nous a « enseigné que nos conceptions fondamentales sont simplement des idées inéluctables d'un système de formes logiques » [3.422, 1892]. Comme l'a écrit Tiercelin, « Kant

8. La position de Peirce est au sujet de l'immédiateté de la perception très subtile, et celle de Kant assez difficile à caractériser, cf. [Tiercelin s.d., chap. 3, § 8].

est bien celui de qui Peirce a retenu que la logique est le vestibule mais aussi le fondement de la métaphysique » [Tiercelin s.d., chap. 1, § 31].

Peirce a donc commencé par faire sien le « projet kantien d'élaboration des formes logiques du jugement » [NEM 3, 161]. Mais il découvre rapidement le tort de Kant, qui est d'avoir négligé l'étude approfondie des formes logiques :

[...] j'en vins à voir que Kant n'aurait pas dû se confiner aux divisions des propositions, ou « jugements » comme les Allemands les appellent en confondant le sujet, mais aurait dû prendre en compte toutes les différences de forme élémentaires et significatives parmi les signes de toutes sortes, et que, par-dessus tout, il n'aurait pas dû perdre de vue des formes de raisonnement fondamentales. [1.561, c. 1907]

Après cette prise de conscience, Peirce ne cessera d'explorer la combinatoire des syllogismes et des formes de raisonnement, relevant les erreurs non seulement de Kant mais d'Aristote et des scolastiques, ainsi que de ses contemporains, pour mettre au jour les véritables catégories. Il semble dès lors difficile de parler de déduction transcendantale. Murray Murphey est de ceux qui ont démontré que Peirce en savait radicalement la pertinence [Murphey 1961, 33].

Toutefois, s'il est vrai que la méthode employée par Peirce consisterait plutôt en une abstraction de type « présicive », théorisée dans son article « Une nouvelle liste de catégories » [W2.49–59], on peut rétorquer que cette méthode a tous les traits d'une déduction analogue à celle de Kant [Gava 2011]. Gartenberg a démontré que la précision peircienne remplit tout à la fois les fonctions de déduction métaphysique et transcendantale des catégories, puisqu'elle les met au jour et les justifie en même temps [Gartenberg 2012]. En somme, cette « nouvelle liste » de 1867 se montre fidèle à l'héritage kantien, son principe étant que « la fonction des conceptions est de réduire le divers des impressions sensibles à l'unité, et que la validité d'une conception consiste dans l'impossibilité à réduire le contenu de la conscience à l'unité sans qu'on l'y introduise » [W2.49].

4 Le pragmatisme, forme de kantisme ? (1900-1914)

Quittons le Peirce d'à peine trente ans et rendons visite au sexagénaire de Milford. Est-il encore kantien ? Et si oui, en quel sens, étant donné les critiques des *juvenilia* ? Le pragmatisme de Peirce a-t-il intégré les amendements précédents pour réécrire une version corrigée des (deux premières) *Critiques* de Kant ? S'est-il rapproché d'une voie kantienne plus orthodoxe ? A-t-il abandonné le chemin transcendantal ? Aujourd'hui, un lecteur comme

Giovanni Maddalena, qui parle du « profond anti-kantisme du pragmatisme » [Maddalena 2011, 24], insistera sur les points de désaccord, tandis que G. Stanley Hall estimait il y a un siècle que « dans le pragmatisme moderne le vrai Kant a été ressuscité ; en fait, il a été véritablement découvert pour la première fois » [Hall 1912, 386]. Le pragmatisme est-il un kantisme ?

4.1 Trichotomie de la sémiotique

Si l'on compare la nouvelle conception de la logique à la définition « kantienne » des premières années, il appert que Peirce propose désormais une théorie très complète et unifiée de la sémiotique, non seulement avec sa classification des types de signes, mais aussi grâce à une classification des sciences dans laquelle s'inscrit l'étude des signes. La conception peircienne évolue ainsi d'une vision de la logique « *dans* la sémiotique à la logique *comme* sémiotique » [Fisch 1983, xxiii]. Prise en un sens large en effet, la sémiotique s'identifie à la logique, c'est-à-dire à la théorie des signes et des manières de les agencer pour produire du sens. De surcroît, Peirce propose une tripartition de cette théorie générale : la sémiotique se décompose en grammaire, logique (au sens restreint) et rhétorique, pour suivre le trivium médiéval. Autrement appelées stéchiologie, critique et méthodeutique, il s'agit respectivement d'une doctrine des conditions de signification, des conditions de vérité et des conditions d'interprétation, qui concentrent leur étude respectivement sur le terme, la proposition et l'argument. Au moins deux éléments de cette tripartition sont fortement teintés de kantisme.

La grammaire dont parle Peirce n'est pas une simple description des formes linguistiques. Elle porte sur les signes, et relève bien de la sémiotique formelle. À ce titre, Chauviré en particulier a insisté sur son caractère de « théorie transcendantale des éléments », à la fois héritière de la *Grammatica Speculativa* de Thomas d'Erfurt [Thomas d'Erfurt 1972] et de la *Transcendental-elementarlehre* [Chauviré 1995, 34]. En tant qu'elle fixe les conditions de possibilité *a priori* de la représentation par signes en général, c'est-à-dire de la représentation tout court, la grammaire semble bel et bien occuper la place d'une théorie transcendantale de la signification. Chauviré d'interpréter cela comme un « retour à Kant » :

Peirce semble ainsi transposer à la sémiotique, ou du moins à la grammaire pure, le transcendantalisme kantien dont il évacue silencieusement le sujet transcendantal. [Chauviré 1995, 34]

La théorie des signes mettrait au jour un *a priori* non pas épistémique mais grammatical, légiférant objectivement sur les questions de morphologie du sens, et répondant à la question : « Que faut-il supposer pour que le discours fonctionne de manière sensée et que la communication soit assurée ? » Le parti de voir dans la grammaire spéculative un avatar kantien est conforté par un texte de Kant rapprochant explicitement des règles de grammaire les règles formelles de la logique :

[L]a science qui contient ces règles universelles et nécessaires est simplement une science de la *forme* de notre connaissance intellectuelle ou de la pensée. Et nous pouvons donc nous faire une idée de la possibilité d'une telle science, exactement comme d'une *grammaire générale* qui ne contient rien de plus que la simple forme de la langue en général, sans les mots qui appartiennent à la matière de la langue. [Kant 1800, 11]

Le nom de la deuxième partie de la sémiotique, la Critique spéculative, est bien sûr loin d'être indifférent. Peirce le rapporte à Kant, mais seulement comme un lointain descendant de la critique platonicienne et aristotélicienne [2.205, 1901]. Cette critique correspond à l'*Erkenntnislehre* ou *Erkenntnistheorie*, terme que Peirce préfère à celui de *Wissenschaftslehre* (qu'il dit être emprunté à Fichte par Benno Erdmann) :

Le mot *Erkenntnistheorie* est moins vague. C'est la recherche du sens auquel la connaissance est possible. Elle est souvent appelée théorie de la connaissance [*theory of cognition*], mais je ne vois pas pourquoi nous ne conserverions pas le terme de Kant : *Critique* [...]. Il est tout à fait possible d'admettre la modification particulière que Kant a fait subir à sa signification en faisant d'elle la critique de la connaissance, ou, comme il l'aurait dit, la critique des facultés cognitives [...]. À coup sûr, la logique doit commencer par une critique de la connaissance. On ne peut le nier en effet, quel homme prudent s'embarquerait dans une entreprise sans considérer d'abord si et comment elle peut réussir ? [2.62-3, 1902]

Peirce relève une variation intéressante entre les deux éditions de la *Critique de la raison pure* [Ms 636, 1909] : ce qui devient l'unité transcendante du « je pense », qui accompagne toutes les idées « parce qu'autrement elles ne m'appartiendraient pas authentiquement » est en fait dans la première édition détenu par « l'objet = x ». Sujet ou objet, il s'agit du postulat qui permet de réaliser « la consécution des idées ». Or, selon Peirce, ce réquisit logique d'un enchaînement des idées ne relève pas, comme Kant semble le penser, du jugement, mais de l'argument. Cela justifie une fois de plus le passage d'une déduction transcendante fondée sur les types de jugements à une catégoriologie fondée sur les types de raisonnements. Ce qui accompagne virtuellement un argument, poursuit Peirce, ce n'est pas l'unité du « je pense », mais un « ne penses-tu pas ? ».

Chauviré estime que l'entreprise peircienne reprend ultimement la méthode transcendante kantienne :

[G]rammaire, logique et rhétorique forment une théorie transcendante complète de la représentativité, qui précède toute doctrine particulière, mais qui constitue l'outillage nécessaire à

l'établissement de ces catégories. Cette théorie, la sémiotique, absorbe une partie de l'*Erkenntnislehre* des logiciens allemands. [Chauviré 1995, 37–38]

Il ne faudrait toutefois pas se vautrer dans l'« orgie transcendante » dont Peirce s'était dit peu friand [W1.314]⁹. Exaspéré par les transcendentalistes de son époque qui spéculent sans fin sur les présuppositions rendant la connaissance possible au lieu de partir de la connaissance réelle, il précise :

Je ne suis pas de ces apothicaires transcendants, comme je les appelle. Ils sont très forts pour rédiger une facture qui exige une foule de présuppositions comme *Voraussetzungen* de la logique. [...] Je réduis beaucoup plus le caractère indispensable de leurs postulats. Tout ce que la logique garantit, c'est un espoir, non une croyance. On doit pourtant admettre que de tels espoirs jouent un grand rôle en logique. Par exemple, quand nous discutons une question controversée, nous *espérons* qu'il y a sur elle une vérité dont on peut s'assurer et que la discussion ne durera pas éternellement. Un transcendentaliste soutiendrait que c'est là une « présupposition » indispensable qu'il y a une réponse vraie [...] à toute question intelligible. Moi-même, j'ai parlé autrefois ainsi, car lorsque j'étais un bébé en philosophie, mon biberon était rempli de lait kantien. Mais aujourd'hui il me faut quelque chose de beaucoup plus substantiel. [2.113, 1902]

Dans sa propre interprétation de son parcours, Peirce considère donc avoir évolué vers un effacement du transcendantal, principalement entendu comme recherche de présupposés et de conditions de possibilité, quoique les preuves textuelles attestent que dès sa jeunesse la place du transcendantal était minorée. L'entreprise critique doit survivre à l'approche transcendante kantienne, originalité qui constitue une caractéristique essentielle du pragmatisme peircien.

4.2 Iconicité et schématisme

Quoique Peirce estime que les axiomes de la géométrie, et partant les axiomes kantien de la métaphysique de l'espace, aient été déboutés, il n'en développe pas moins sa théorie de l'iconicité sur des bases kantien. L'icône est le type de signe qui a pour caractéristique non pas de ressembler à son objet, mais de partager des caractères de celui-ci, c'est-à-dire de posséder la qualité qu'il signifie (un bout d'étoffe rouge partageant sa couleur avec le sang, sans lui ressembler, par exemple). Une part importante des icônes relève des

9. Christiane Chauviré rabat elle-même son enthousiasme transcendantal, nuancé : « Le transcendentalisme de Peirce est toutefois plus modéré que ne le croit K.-O. Apel » [Chauviré 1995, 40].

hypoîcônes que constituent les diagrammes, c'est-à-dire des signes dont les relations peuvent être mises en correspondance avec les relations de leurs objets. Ces diagrammes ne sont pas nécessairement visuels ni spatiaux, même si c'est de fait un de leurs modes de représentation privilégié. Or, non seulement les diagrammes sont capables de représenter les raisonnements déductifs, mais les raisonnements déductifs ne sont rien d'autre que des diagrammes. Toute déduction se fait par construction et manipulation de diagrammes selon Peirce. C'est une manière de « penser à fond le schématisme et le constructivisme kantien » [Chauviré 1987, 413].

L'espace intuitif *a priori* dans lequel on observe en la construisant la proposition $7 + 5 = 12$ pour Kant devient pour Peirce un espace de démonstration corollarielle, c'est-à-dire menée au moyen d'une *analyse* des relations spatiales (en l'occurrence à l'aide de la seule notion de successeur immédiat et de la définition du signe d'addition). C'est pour cette raison qu'à la suite d'Euclide Peirce distingue deux types de déduction, le théorème et le corollaire, ce dernier pouvant accroître la connaissance.

Depuis Kant, en particulier, il est d'usage de dire que la *déduction dégage uniquement ce qui a été implicitement pensé dans les prémisses*; et la fameuse distinction des jugements analytiques et synthétiques est basée sur cette notion. Mais la logique des relatifs montre que *ce n'est pas le cas [...]. Des choses entièrement étrangères aux prémisses peuvent apparaître dans la conclusion.* [3.641, 1900]

Il s'agit là d'une transposition sémiotique du schématisme kantien, qui, selon Christiane Chauviré, en fournit une version empirique :

[...] la doctrine peircienne de l'inférence nécessaire est une version *sémiotique* et *empiricisée* de la thèse kantienne selon laquelle la connaissance mathématique s'effectue par construction de concepts *a priori* dans l'intuition pure, au moyen de schèmes produits par l'imagination, qui permettent d'ajuster les intuitions (représentations singulières) aux concepts (représentations générales) à l'*a priori* près, à la pureté de l'intuition près, enfin au projet transcendantal près (que Peirce n'assume pas dans cette affaire). [Chauviré 1987, 420–421]

La synthèse n'est plus un acte pur rapporté à un sujet transcendantal, mais une opération empirique. Comment la nécessité et l'universalité de cette forme de connaissance sont-elles préservées ? Par la nature logique des relations qui s'y déploient. Les propositions mathématiques ne sont ni synthétiques *a priori* ni analytiques au sens de Kant, elles sont analytiques au sens logique et synthétiques au sens de théorématiques [Chauviré 2008].

Autrement dit, ce qui éloigne Peirce et Kant est en partie l'idée que, pour le second, la connaissance discursive, par concepts (par exemple les raisonnements déductifs), est entièrement séparée du synthétique (*a priori*). Peirce

montre qu'au contraire la prétendue connaissance par concepts fonctionne à partir de constructions. La distinction cruciale n'est pas dans la présence ou non de constructions, mais dans l'apport ou non de modifications au diagramme initial (encore que, comme le reconnaît Peirce, la distinction entre raisonnement théorématique et raisonnement corollariel est affaire de degré et non de nature).

Cela signifie-t-il que les concepts aussi résultent d'une construction dans le schématisme? C'est une option vers laquelle Peirce se dirige avec sa célèbre théorie de la photographie composite : un concept général est une sorte de « photographie composite » d'un certain nombre d'images associées par ressemblance, résultant d'une sorte de superposition mentale d'images obtenues empiriquement ou par l'imagination créative. C'est ce qui me permet par exemple de reconnaître tout de suite, dans un film ou dans la vraie vie, un « méchant » :

J'ai à l'esprit quelque chose comme une « photographie composite » de toutes les personnes que j'ai rencontrées dans ma vie et mes lectures et qui avaient ce caractère. [2.435, 1895]

Chaque conception s'est « formée dans mon esprit à travers toutes mes expériences similaires » [3.621, 1900], comme par la superposition de nombreuses photographies dont seuls les traits communs finiraient par apparaître. Même si un texte contemporain semble réprouver les schèmes kantien à cause de leur manque de généralité, puisqu'on ne peut « expliquer un concept par des percepts, des images, des schèmes [*schemata*], ou par autre chose que des concepts » [5.402n3, 1906], Peirce affirme pourtant d'un individu que « tout dans la substance de ses pensées peut être représenté par les schèmes de son imagination » [Ms 288, 1905].

Cette oscillation invite à une interprétation kantienne de la théorie de la photographie composite, telle celle proposée par Christopher Hookway :

Nos idées offrent des modèles [*templates*] qui peuvent fournir une sorte de recette pour l'anticipation automatique imaginative du cours futur de l'expérience. [...] Et il est facile de voir que c'est le genre de guide qui peut être apporté par une représentation iconique – par exemple par une photographie – mais pas par un paragraphe ou deux de description détaillée. [Hookway 2007, 67]

Peirce se range donc ultimement à la solution kantienne du schématisme, dont l'espace est objet d'une observation empirique quoiqu'il soit lui-même de nature non empirique :

le diagramme iconique et son interprétant symbolique initial pris ensemble constituent ce que nous appellerons, sans trop distordre le terme de Kant, un schème [*Schema*], qui est d'un côté un objet capable d'être observé, et d'un autre côté qui est général. [Ms 293, 1906]

Sandra Rosenthal résume ainsi le contraste de leurs positions [Rosenthal 2002] : tandis que pour Kant l'esprit impose un schème de sa conception sur l'expérience, pour Peirce l'esprit conçoit un schème comme le produit de sa création, mais cette créativité est guidée par le besoin pragmatique d'appréhender l'expérience d'une manière qui marche.

On pourrait enfin remarquer que l'iconicité ne saurait exister indépendamment des indices, qui jouent le rôle d'indicateurs spatio-temporels assumés chez Kant par l'intuition – faute de pouvoir mettre l'existence en concept, comme l'a souligné ce dernier dans son « œuvre cataclysmique » [W5.223]. Ainsi, la doctrine du schématisme transcendantal, après avoir été balayée au moins de la critique des axiomes de l'intuition purement *a priori*, est réintégrée dans la sémiotique peircienne parvenue à maturation, mais scindée dans les théories de l'iconicité et de l'indexicalité [Gava 2014].

4.3 Pragmatisme et sens commun critique

Il reste à évaluer la part de kantisme que renferme la synthèse totale du système peircien de la maturité, le « *pragmaticisme* ». Méthode plus que doctrine certes, il repose toutefois sur certaines thèses qui perpétuent le dialogue avec Kant. Il n'a échappé à personne que l'adjectif « *pragmatique* » était emprunté à Kant. Le choix de la dénomination est loin d'être indifférent pour qui développe alors une « éthique de la terminologie » enjoignant de ne pas attribuer « un nouveau nom à de vieilles manières de penser » (le sous-titre du *Pragmatism* de William James [James 1907]). Kant lui-même réproouve la manie suivante :

On est depuis longtemps habitué à voir remettre à neuf de vieilles notions usagées, qu'on tire de leurs associations primitives, en leur ajustant un vêtement systématique, d'une coupe fantaisiste, mais en usant d'appellations nouvelles. [Kant 1783, 20]

Est-il légitime pour Peirce (si du moins c'est lui, et non James, qui sert de parrain) d'avoir forgé le mot « *pragmatisme* » ? Dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* [Kant 1785], « *pragmatique* » désigne les règles *a posteriori* de l'habileté pour choisir les moyens en vue de réaliser des fins, à la différence des règles *a priori* de la moralité, qualifiées de « *pratiques* ». Peirce dit choisir « *pragmatisme* » en raison de la connexion à un but : ce qui motive ce nom, c'est « la reconnaissance d'un lien inséparable entre cognition rationnelle et but rationnel » [5.412, 1905].

Mais il y a une raison plus déterminante : « Kant (que je fais bien plus qu'admirer) n'est rien d'autre qu'une sorte de pragmatiste confus » [5.525, 1905]. En quel sens ? Pour le comprendre, il faut savoir que le type de pragmatisme proprement peircien, le *pragmaticisme*, s'identifie exactement au sens-commun critique. D'une certaine manière, le sens-commun critique n'est rien d'autre que la philosophie transcendantale débarrassée du noumène.

Le présent auteur était un pur kantien jusqu'au moment où il fut forcé, par étapes successives, à embrasser le pragmatisme. Le kantien n'a qu'à abjurer du fond de son cœur la proposition qu'une chose-en-soi est, même indirectement, concevable ; corrigez ensuite les détails de la doctrine de Kant en fonction de cela, et il découvrira qu'il est lui-même devenu un sens-communiste critique. [5.452, 1905]

Cela paraît tout à fait conforme à la « transformation sémiotique » des années de jeunesse. Mais par quel miracle le criticisme sans le noumène se métamorphose-t-il en pragmatisme peircien ? L'idéalisme transcendantal débarrassé de l'en-soi devient-il nécessairement une forme de réalisme scolastique ?

L'affinité des systèmes repose sur leur nature critique. Il s'agit à la fois d'admettre l'objectivité de l'espace, du temps et des catégories, et de reconnaître les limites de notre possibilité d'expérimenter. Si la limitation que Kant impose à l'expérience possible « est du pragmatisme au sens général » [5.525, 1905], c'est parce que le pragmatisme, en tant qu'il définit un concept par ses conséquences pratiques possibles, fait s'équivaloir l'expérience possible dans ses limites et la conception mentale :

[L]e pragmatiste, tout autant que Kant, reconnaît l'ingrédient mental dans ces concepts. Seulement (s'étant entraîné à définir grâce à Kant), il définit plus précisément, et d'une manière un peu différente de celle de Kant, la proportion de cet ingrédient venant de l'esprit de l'individu qui a cette pensée dans son expérience. [5.525, 1902]

Le pragmatisme accepte donc la méthode critique à condition d'intégrer parmi nos connaissances certaines croyances indubitables. Plus exactement, certaines croyances ne peuvent pas être critiquées – ce dont on ne s'aperçoit qu'après les avoir passées par un doute sincère et authentique. Si donc la critique de Kant n'allait pas assez loin en prenant pour acquises les supposées formes de l'intuition, elle va trop loin lorsqu'elle rejette des propositions qui, parce qu'il est impossible de les critiquer, sont (au moins provisoirement) indubitables.

Le type de sens-commun qui critique ainsi la philosophie critique et reconnaît sa propre affiliation à Kant a certainement le droit de s'appeler sens-commun critique. [5.452, 1905]

Étonnamment donc, le pragmatisme repose sur la fusion de « deux manières de répondre à Hume rivales et opposées », les pensées de Reid et de Kant, qui prises indépendamment ne feront jamais la paix [5.505, 1902]¹⁰.

10. Pour osée qu'elle soit, cette solution n'est toutefois pas absolument inédite, puisque William Hamilton, que Peirce ne se lasse pourtant pas d'agonir de sarcasmes,

5 Conclusion

Si Peirce a entretenu un rapport évidemment critique, voire conflictuel avec l'œuvre de Kant, celle-ci est demeurée une source fondamentale pour l'élaboration des problèmes et des solutions du pragmatisme. Ces derniers mériteraient chacun un traitement particulier, qui mettrait en lumière de manière plus détaillée la dette peircienne. Ainsi du statut du syllogisme (dans son rapport avec le texte de 1762 *De la fausse subtilité des quatre figures du syllogisme* [Kant 1762], dont [Murphey 1961] a montré qu'il fut pour Peirce une révélation), de la déduction des catégories par la méthode présicive, de l'élargissement du problème du synthétique *a priori* à celui du synthétique en général et au problème de l'induction [Chevalier 2016], de l'hypothèse d'un système de préformation de la raison pure [Tiercelin 1997], sans oublier l'intuition, la nature des principes du sens commun, etc. C'est probablement davantage par l'étude de ces questions prises une à une que par un tableau général que peut être fait un diagnostic complet du kantisme de Peirce. Mais le degré de transcendantal ou la proportion de criticisme présent chez Peirce ne sont certainement pas l'enjeu principal, qui consiste bien plutôt dans la continuité d'un dialogue. Le fait que souvent Peirce insiste rétrospectivement, de façon quelque peu excessive à nos yeux de lecteurs modernes, sur des revirements, là où le fil semble ininterrompu, témoigne de la longue maturation de la philosophie critique dans le pragmatisme peircien, et de sa lente et progressive assimilation dans la synthèse pragmatiste.

Bibliographie

- APEL, Karl-Otto [1981], *Charles S. Peirce : From Pragmatism to Pragmaticism*, Amherst : University of Massachusetts.
- [1998], *From a Transcendental-Semiotic Point of View*, Manchester : Manchester University Press.
- BRENT, Joseph [1993], *Charles Sanders Peirce : A Life*, Bloomington ; Indianapolis : Indiana University Press.
- CARUS, Paul [1891], The continuity of evolution : The science of language versus the science of life, as represented by Prof. F. Max Müller and Prof. George John Romanes, *The Monist*, 2(1), 70–94, URL <http://www.jstor.org/stable/27896916>.

a proposé une telle synthèse de Kant et de Reid. Mais tandis que Hamilton corrige Kant au moyen du réalisme direct de Reid, Peirce tendrait davantage à corriger le réalisme naïf de Reid au moyen de la procédure critique kantienne, cf. [Chevalier 2011].

- CAVAILLÈS, Jean [1947], *Sur la logique et la théorie de la science*, Paris : Vrin, 2008.
- CHAUVIRÉ, Christiane [1987], Schématisme et analyticit chez Peirce, *Archives de philosophie*, 50(3), 413–438.
- [1995], *Peirce et la signification. Introduction la logique du vague*, Paris : PUF.
- [2008], *L’il mathmatique. Essai sur la philosophie mathmatique de Peirce*, Paris : Kim.
- CHEVALIER, Jean-Marie [2011], Thomas Reid in America : A potato-pop gun ? (Some remarks on Peirce’s critical common-sense), *Journal of Scottish Thought*, 4, 15–31.
- [2016], Forms of reasoning as conditions of possibility : Peirce’s transcendental inquiry concerning inductive knowledge, dans *Pragmatism, Kant, and Transcendental Philosophy*, dit par G. Gava & R. Stern, Londres : Routledge, 114–132.
- CHRISTENSEN, Carleton B. [1994], Peirce’s transformation of Kant, *The Review of Metaphysics*, 48(1), 91–120.
- DECKER, Kevin S. [2001], Ground, relation, representation : Kantianism and the early Peirce, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 37(2), 179–206.
- FEIBLEMAN, James [1945], Peirce’s use of Kant, *The Journal of Philosophy*, 42(14), 365–377.
- FISCH, Max [1983], Introduction, dans *Charles S. Peirce – Studies in Logic*, dit par C. S. Peirce, Amsterdam ; Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, vii–xxxii.
- GARTENBERG, Zachary [2012], Intelligibility and subjectivity in Peirce : A reading of his “New List of Categories”, *Journal of the History of Philosophy*, 50(4), 581–610, doi :10.1353/hph.2012.0071.
- GAVA, Gabriele [2011], Peirce’s ‘prescision’ as a transcendental method, *International Journal of Philosophical Studies*, 19(2), 231–253, doi :10.1080/09672559.2011.561614.
- [2014], What is wrong with intuitions ? An assessment of a Peircean criticism of Kant, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 50(3), 340–359.
- GOUDGE, Thomas [1950], *The Thought of C. S. Peirce*, Toronto : University of Toronto Press.

- HABERMAS, Jürgen [1968], *Erkenntnis und Interesse*, Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- HALL, Stanley [1912], Why Kant is passing, *American Journal of Psychology*, 23(3), 370–426, doi :10.2307/1413426.
- HOCKWAY, Christopher [2007], Peirce on icons and cognition, dans *Conceptual Structures : Knowledge Architectures for Smart Applications*, édité par U. Priss, S. Polovina & R. Hill, Berlin ; Heidelberg : Springer, *Lecture Notes in Computer Science*, t. 4604, 59–68, doi :10.1007/978-3-540-73681-3_5.
- JAMES, William [1907], *Pragmatism. A New Name for Some Old Ways of Thinking*, Indianapolis : Hackett Publishing.
- KANT, Immanuel [1762], *Quelques opuscules précritiques*, Paris : Vrin, chap. De la fausse subtilité des quatre figures du syllogisme, 71–88, trad. S. Zac, 1970.
- [1781-1787], *Critique de la raison pure*, Paris : PUF, trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, 1965.
- [1783], *Prolégomènes à toute métaphysique future visant à se présenter comme science*, Paris : Vrin, 1996.
- [1785], *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris : L.G.F.-Le Livre de poche, traduit par V. Delbos, Delagrave, 1993.
- [1800], *Logique*, Paris : Vrin, 1997.
- MADDALENA, Giovanni [2011], Vague/Synthetic/Analytic : Peirce versus Kant, dans *Pragmatist Epistemologies*, édité par R. Frega, Lanham : Lexington Books, 23–40.
- MICHAEL, Emily [1978], Peirce's adaptation of Kant's definition of logic : The early manuscripts, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 14(3), 176–183.
- MITCHELL, Sam [1993], Peirce's response to Kant in Appendix 2 : A contemporary assessment, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 29(4), 675–685.
- MURPHEY, Murray G. [1961], *The Development of Peirce's Philosophy*, Cambridge : Harvard University Press.
- [1968], Kant's children : the Cambridge pragmatists, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 4(1), 3–33.
- PEIRCE, Charles S. [1931-1958], *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, t. 1–8, Cambridge : Harvard University Press, [numéro de volume, numéro de paragraphe, année].

- [1976], *The New Elements of Mathematics*, La Haye : Mouton, [NEM, numéro de volume, numéro de page].
- [1982-2010], *Writings of Charles S. Peirce : A Chronological Edition*, t. 1–8, Bloomington : Indiana University Press, [W, numéro de volume, numéro de page].
- [s.d.], Manuscripts, Houghton Library of Harvard University, [Ms, numéro de manuscrit, date], la numérotation suivie est celle de [Robin 1967] et [Robin 1971].
- ROBIN, Richard S. [1967], *Annotated Catalogue of the Papers of Charles S. Peirce*, Amherst : University of Massachusetts Press.
- [1971], The Peirce papers : A supplementary catalogue, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 7(1), 37–57.
- ROSENTHAL, Sandra B. [2002], A pragmatic appropriation of Kant : Lewis and Peirce, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 38(1–2), 253–266.
- THOMAS D'ERFURT [1972], *Thomas of Erfurt : Grammatica Speculativa, The Classics of Linguistics*, Londres : Longmans, édité et traduit par Bursill-Hall, G. L. .
- TIERCELIN, Claudine [1997], Peirce on norms, evolution and knowledge, *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 33(1), 35–58.
- [s.d.], *La Pensée-signe : Études sur C. S. Peirce*, Collège de France, URL <http://books.openedition.org/cdf/2209>.
- VON KEMPSKI, Jürgen [1952], *Charles Sanders Peirce und der Pragmatismus*, Stuttgart ; Köln : Kohlhammer.